

Françoise Delbos

Lignes de partage¹

Dans cet intitulé, lignes est au pluriel, et partage au singulier : *une* ligne dé-partage, et *des* lignes permettent *le* partage. Le partage : singulier du collectif.

Lors d'un cartel de passe, il s'agit de lire *entre les lignes*, au-delà du texte transmis. Chacun écoute depuis sa position singulière, avec le lien qu'il a à la psychanalyse, depuis ce parcours analytique qu'il a fait et qui la fait, selon la façon dont il y a été pris comme par ce qu'il en a appris.

Chacun y va de son désir, avec pour tout bagage, ce savoir de l'expérience analytique acquis sur le divan, sur le mode d'un certain « savoir faire² », et le savoir construit à partir des lectures d'autres textes, ceux qui ont été écrits par d'autres analystes, et qui font chaîne de transmission jusqu'à chacun d'entre nous.

À partir de ces lectures singulières, le travail de cartel va s'effectuer. C'est une démarche tout à fait particulière : à partir de l'intime où a été entendu par chacun des membres du cartel le texte du passant, à partir de cet intime qui est souvent à ce point étranger à soi qu'il a pu être appelé extime, il s'agit d'élaborer ensemble pour donner une réponse qui soit le fruit d'un travail collectif.

On y met le temps, on prend le temps. Cela nécessite une temporalité spécifique.

Il ne s'agit pas d'un travail de groupe, la structure de cartel y pare.

C'est une lecture à trous, d'un texte transmis par deux passeurs : les croisements forment une trame où ce qui compte, c'est ce qui va échapper, les blancs, les ratés, les coupures, les assonances et les dissonances, les contrecoups et les après-coups, les bords du dit qui encadrent un dire, qui lui donnent son rythme unique, singulier, spécifique.

¹ Présentation au collège de la passe, à Paris le 23/03/2013. *NDLR*.

² Nous renvoyons à l'article de Françoise Delbos « Le style, entre faire savoir et savoir faire : une question d'adresse », Actes du colloque de l'EpSF 2010 *L'expérience du savoir*, Numéro spécial des *Carnets* de l'EpSF. *NDLR*.

Ce qui du fait ne peut se dire est désigné, mais dans le dire, par son manque, et c'est cela, la vérité. C'est pourquoi la vérité toujours s'insinue, mais peut s'inscrire aussi de façon parfaitement calculée là où seulement elle a sa place, entre les lignes³.

Le dispositif de passe ne constitue pas une garantie, il ne donne aucune autorisation.

Le cartel de passe intervient au moment où le passant, dans son parcours analytique, est arrivé à la chute du sujet supposé savoir, à la fin du transfert, son évanouissement.

Il serait paradoxal que le dispositif de passe ait pour fonction de relayer cette place de sujet supposé savoir pour instaurer une attente de reconnaissance qui fasse garantie, autorité, pour se poser en sujet-sachant.

S'il advient au cartel de conclure à une nomination, ou pas, c'est en raison du travail collectif, de ce qui s'élabore ou s'impose à ce petit collectif, constitué par le désir de chacun envers la psychanalyse.

Ce n'est pas une décision, qui serait prise de façon démocratique, en ce sens que ce n'est pas du tout la question de savoir si la majorité l'emporte. Et ce n'est pas quelque chose de l'ordre du consensus. C'est une discussion qui passe et repasse par les signifiants du sujet, les use jusqu'à en dégager la trame, explore ce que chacun a pu entendre, ou pas, de trous, de défauts, d'éclats de voix ou de reste de regard dans la texture croisée amenée par les deux passeurs.

Cela ne s'appuie pas sur un savoir préétabli, même si les références à certains textes font partie du bagage pour cette étrange équipée.

Dans un cartel, singulier et collectif sont articulés selon la logique du pas-tout, avec le plus-un en position d'exclusion interne.

Il ne s'agit donc pas d'une totalité fermée, consistante, non barrée.

Un cartel de passe articule quelque chose entre l'intime conviction (de l'ordre de l'intransmissible) et un fonctionnement de logique du collectif, qui permet qu'une réponse soit apportée. D'un point à l'autre de ces positions, il n'y a pas de savoir en position d'autorité et il n'y a pas de garantie.

Si on reprend le fameux sophisme des 3 prisonniers, on constate qu'ils ne sont pas 3 dans le temps de leur calcul, mais que chacun est obligé d'en passer par le calcul des 2 autres, calcul où, sous leur regard, il

³ J. Lacan, *Séminaire D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 67.

est présent en tant que a : il y a donc $2 + a$, et ce comptage n'est pas totalisable. Chacun doit le faire pour son compte, afin de sortir de la pièce. Il y a gain de savoir pour chacun, tenant compte des autres.

Bien sûr, il ne s'agit pas, notamment dans un travail de cartel de passe, de calcul conscient : ce qui se transmet est entendu, souvent à son insu, par l'un ou l'autre, il le transmet parfois sans s'en rendre compte à un autre qui y trouve appui pour avancer dans son travail⁴.

Et si nomination il y a, elle vient juste nommer ce point de réel qui aura été entraperçu entre les lignes du texte transmis par les deux passeurs, elle ne constitue ni un titre, ni une distinction, ni une garantie dont pourrait se revendiquer une personne, ou dont elle pourrait s'autoriser.

Autorisation : l'étymologie renvoie à l'acte, *actor*, c'est le point de réel sur lequel l'analyste s'appuie dans son acte, et qui l'y autorise.

L'autorisation est à mettre en lien aussi avec l'auteur : s'auteuriser. Être l'auteur de quelque chose, ça veut dire accepter d'y mettre son nom, que son nom en soit le support.

Il y a donc conjonction entre un nom propre et un acte.

Le nom d'AE n'est pas un nom propre, il est le commun de quelques singularités éparses, il vient nommer ce point de réel, spécifique à chacun, qui a pu être transmis dans la passe, et à partir duquel le passant pourra, dans son acte, dans le travail analytique qu'il poursuivra avec d'autres analysants, s'orienter.

Ceux qui procèdent à cette nomination ne sont pas les quelques autres qui autorisent : c'est à l'analyste de ne s'autoriser que de lui-même et par là, d'autres aussi⁵. Ces autres ne sont pas des personnes définies (cartellisants de passe ou collègues auxquels peut être transférée une supposition de savoir), mais ceux sur lesquels le sujet se sera appuyé pour se compter blanc ou noir, envers lesquels il aura dû se compter comme objet, aura été dépouillé de toutes ses caractéristiques subjectives, (imaginaires ou symboliques), comme dans le sophisme des 3 prisonniers. De ce qu'on est, disque blanc ou noir, on ne peut rien savoir, on ne peut pas

⁴ Je renvoie à l'article de B. Lemérier, « La passe, entre héritage et invention : retour sur un moment de notre histoire », *Carnets de l'EpSF*, n° 45-46.

⁵ Cf. J. Lacan, séminaire inédit *Les Non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974. La phrase exacte de Lacan étant : « L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, il ne peut, par là, que s'autoriser d'autres aussi. » Je remercie Cécile Drouet pour avoir insisté sur la formulation exacte de cette citation, souvent mal reprise.

le voir non plus, et ce n'est pas à partir du savoir des autres ou de ce qu'ils voient qu'on peut en savoir quelque chose, mais à partir de leur calcul qui devient calcul collectif, pari sur le calcul des autres. Je le répète, adaptant ce sophisme à ce qui se passe dans le cartel, où il ne s'agit pas d'un calcul, mais où c'est au contraire la discussion, le partage non maîtrisé (rêves, lapsus, actes manqués, bouts de récits) qui permet qu'une nomination advienne.

C'est donc à partir d'un trou dans le savoir qu'un cartel, qui est lui-même un collectif décompleté par son plus-un, conclut ou pas par une nomination qui ne fait ni titre, ni garantie, ni autorisation.

Ce qui se défait aussi dans le même temps, c'est l'amour porté au savoir du père comme celui permis par le père : soit le transfert (...) Il faut rappeler encore une fois que c'est cette torsion opérée par le dispositif qui a produit des crises (1969, 1981, 1989) ; que le défaut dans le savoir est l'opérateur d'une nomination, que le nom ne soit plus un socle, mais voisine le vide d'un Père déserté, a fait scandale⁶.

C'est bien tout l'insupportable, l'intolérable de la passe : il n'y a personne qui sait. Il n'y a que des fragments de savoir sur le Réel, mais aucun savoir qui soit totalisable, cumulable.

Il peut y avoir beaucoup de connaissances, beaucoup d'érudition, cela ne constitue pas un savoir au sens du savoir qui est opérant dans une procédure de passe.

De même que la réponse du cartel est sans garantie, de même le travail d'école est sans assurance : chacun n'y engage que soi.

Comment faire, avec ça ? Comment faire quand, tous les jours, notre pratique nous confronte au réel, à l'angoisse, à la Jouissance, au transfert des analysants, enfants ou adultes ?

Comment faire, face à S(A) ? C'est intolérable, c'est insupportable : chaque société y pare, d'une façon ou d'une autre.

Il arrive ainsi que des associations de psychanalyse en viennent à se constituer en Société d'Assistance Mutuelle Contre le Discours Analytique (cf. Lacan, *Télévision*⁷). Elles s'en parent, s'en emparent, du

⁶ S. Rabinovitch, « Du pire dans le père », *Travaux sur la passe I*, (numéro spécial des *Carnets* de l'EpSF), p. 21. Ce texte peut être également consulté sur le site de l'École, rubrique « publications ».

⁷ J. Lacan, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 519.

discours analytique, elles en partent, au lieu d'en faire partage, elles partent du lieu du partage.

Elles se constituent comme un groupe, autour d'un nom, nom de fondateur ou de leader, qui allège chacun du fardeau de cette non-garantie. Qu'il y ait un savoir quelque part. Qu'un nom le soutienne. Un qui sache, qu'on pourrait aimer ou détester.

Ou bien un texte qui nous dicte, nous aide : c'est l'heure du catéchisme, du psittacisme, qui pourrait s'écrire dans une étymologie détournée : psy-tacet : ce qui fait taire les psys ! C'est l'heure qui pare à la « mauvaise » rencontre avec l'inédit, la trouvaille, l'invention, la solitude. C'est le malheur de la psychanalyse.

Je reprendrai la question de J-P Marcos lors de la demi-journée de présentation du livre de F. Balmès l'an dernier, question qui m'importe depuis longtemps : il se pose la question d'une institution qui définit la fin de l'analyse comme chute du sujet supposé savoir, et qui parallèlement, instaure un rapport à certains textes comme lieu du savoir. Qu'en est-il de ces textes ?

Ce rapport entre texte et savoir, concerne l'articulation entre le singulier de la lecture et le rapport aux textes fondateurs de communauté, les textes de ces quelques noms, Freud, Lacan, d'autres encore, qui nous soutiennent, qui soutiennent notre désir de chercher.

C'est pourquoi il me semble que le rapport qu'entretient une association avec les textes qui lui importent renvoie à la question : comment cette association fait-elle fonctionner cette supposition de savoir, comment peut-elle en faire quelque chose qui ne soit pas une résurgence du sujet supposé savoir hors cure et qui permette de faire collectif de travail ?

Poser, supposer un texte comme lieu d'un savoir possible, à venir dans la rencontre avec son lecteur, dans la construction qu'il pourra faire pour son compte en s'appuyant sur cette lecture à partir de ses questions personnelles, est tout à fait à l'opposé d'utiliser le texte comme lieu des réponses, qui soulagerait de la difficulté, voire de l'angoisse de penser, pour reprendre le titre d'un livre d'Évelyne Grossman⁸. Il devient alors un texte bouche-trou, où le lecteur échange sa question contre une réponse commune, celle qui va le rassurer en le reliant aux autres.

⁸ É. Grossman, *L'Angoisse de penser*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2008.

Mais si le texte est appréhendé comme : « qu'est-ce qu'il raconte, celui-là, qui pourrait me permettre d'y comprendre quelque chose à ce qui m'intéresse ? », alors on est dans la transmission, en ce qu'elle a d'incalculable dans ses effets, de non maîtrisable, et même de déroutant, c'est-à-dire qui pourrait dévier de l'orientation choisie par une école, une association, voire qui pourrait même être du côté du délire. D'en parler à d'autres ne permet pas d'unifier la lecture, mais de l'enrichir de questions nouvelles qu'un lecteur isolé n'aurait pas perçues, d'en entendre d'autres choses aussi qu'il n'avait pas entendues de son bord, dans son abord à lui.

Il s'agit donc de la question du texte en tant qu'espace politique. La question de la transmission est liée à la question du politique. C'est là que la question du pouvoir vient rencontrer le rapport au texte. Le texte peut ainsi se présenter sous deux modes :

Soit son utilisation est prise dans une rhétorique de la persuasion, il se fait slogan qui se pratique sur le mode de la langue de bois — parler d'une seule voix ou psittacisme : on est dans la sacralisation du texte. Le texte fait alors autorité, garantie, et il peut être utilisé pour étayer une position de pouvoir, institutionnalisée ou non.

Soit le texte fonctionne comme contre-pouvoir : la rhétorique y devient style, le texte fait travail pour chacun, ce qui est de l'ordre de la transmission. C'est un texte qui autorise parce qu'il s'appuie sur du manque. Il doit y avoir dans le texte une ouverture, un trou, qui pour qu'il s'articule, rencontre le trou, le point de questionnement de chacun : l'enjeu est qu'une articulation puisse se faire, autour de ce trou, d'un penser ensemble, ce qui est tout à fait différent d'imposer une formule toute faite, d'énoncer une théorie, une totalité, qui laisse chacun muet. Donc, il s'agit de ne pas obturer le trou, la question, mais bien plutôt d'en faire un espace de transmission, par la parole, la discussion, un espace de partage.

C'est cet espace qui est ce qui définit ce que j'appelle le contre-pouvoir du texte : il ne se laisse pas refermer par une signification univoque qui viendrait soutenir, étayer une maîtrise quelconque.

Dans le premier cas, en effet, il s'agit d'être dans la ligne. On ne peut plus lire entre les lignes, le texte est fermé ; c'est un texte saturé, suturé, clos sur lui-même, un texte réponse : c'est le manque qui est recouvert, évacué, donc le lecteur, qui ne peut s'approprier le texte que sur le mode de l'écholalie, du clonage, répète le texte comme un perroquet, c'est un texte ritournelle comme le disait José Attal lors de la Librairie qui a eu lieu à Marseille en janvier dernier, un texte mot d'ordre. Il n'est plus

possible de le lire au sens de faire acte de lecteur, faire œuvre de lecture, c'est-à-dire y mettre du sien, engager son désir singulier. C'est un texte qui unifie, un texte qui devient le comme un, un texte qui n'est plus à lire, mais à lier, un texte qui noue, qui fait du « nous ».

L'espace du partage, entre les lignes, là où se faufilent des éclats de vérité, est étouffé, là où le lieu politique du texte est réduit : étouffer vient de *estofare*, qui a donné aussi l'étoffe, et l'étope : ce qui rembourre, comble le trou.

Non que le texte lui-même en porte la responsabilité : il est plutôt instrumentalisé afin d'asseoir un discours de pouvoir, d'autorité : ceux qui savent « bien » lire le texte, qui le citent bien et abondamment, qui savent jongler avec les concepts... il y a là aussi une question de transfert : on leur suppose un savoir, on transfère sur eux notre travail, préférant confiance et passivité, on s'en remet à eux, à leur lecture, leur expérience, leur brio, on se démet de sa position de recherche.

Ainsi, un pouvoir, institutionnalisé ou pas, peut instrumentaliser des textes non obturés pour les faire fonctionner comme obturés et comme obturant.

Quand le texte est instrumentalisé, c'est qu'il vient comme point d'identification au niveau du groupe, et comme garantie de pouvoir. Il appartient à chacun, du point où il en est dans son propre parcours, de construire son mode de rapport au texte, de se faire lecteur à partir de ses questions, de savoir se laisser interroger par ce qui vient, pour lui, à se faire entendre d'inédit dans les lignes lues, en résonance avec ce qui le cause dans son désir d'en savoir quelque chose. Cette lecture est propre à chacun, ce qui enrichit en le pluralisant le texte quand il est partagé avec d'autres. Ce partage est alors différent de ce qui pourrait s'énoncer en termes de « nous ».

Le « nous » ne sait rien, n'invente rien : il répète. Ce n'est qu'à partir du moment où ce « nous » est décomplété, dé-saturé, où est pris en compte ce en quoi chacun (AE ou non) décomplète le groupe, qu'un espace commun peut se constituer tel que la possibilité d'un partage y soit opérante, effective. Décompléter, c'est introduire une différence, un écart, un hiatus : dans cet espace se joue la question du politique, en tant que cet espace ouvre l'espace du partage, celui où les lignes, comme autant de singuliers, ne font pas non plus collection, se dé-pareillent sans pour autant faire dispersion ou disparate.

Il y faut pour cela accepter de la perte et de la pluralité ; il faut renoncer à ce qui pourrait être unifiant, que ce soit le S1 du maître, ou un rapport à un corpus théorique qui viendrait comme bouchon, litanie, perdant tout pouvoir d'interrogation et de mise au travail.

Je reprendrai une citation de Marie José Mondzain dans la réflexion qu'elle a menée avec Jean-Toussaint Desanti sur le cinéma⁹ : « C'est dans l'épreuve de l'exprimé commun que se constitue le « voir ensemble », ou encore « l'ensemble qui voit », ou encore ce « nous qui voit ». « Nous » ne voit rien. Si je prends « nous » comme désignant un être, « nous » ne voit rien. Chacun voit. Et le voir commun n'est pas simplement la convergence du regard de chacun. Il est la production de cet espace commun où va se constituer l'unité du visible et de l'invisible dans l'œuvre. » Et elle ajoute : « Le tissage du commun, c'est l'impossible constitution de ces points de vue qui sont des points de fuite. »

La pluralité des points de vue, des lieux d'écoute, n'est pas totalisable. Il y a de l'incomplétude, et c'est incontournable. L'espace commun n'est pas l'espace « comme UN » : chacun compte pour un et cet espace n'est pas unifiant.

Le terme de point de fuite me paraît bien choisi : c'est un point qui ne fait pas limite, qui ne fait pas clôture ni idéal. Une limite n'est pas un bord. Le bord est ce sur quoi chacun a à se situer, entre intérieur et extérieur, entre singulier et collectif, entre gain de savoir acquis dans l'expérience et transmission. Je renvoie à ce que j'ai déjà développé sur la question du style lors du colloque *L'expérience du savoir*¹⁰.

Lacan a cherché à travailler la question du collectif pour dépendre l'association d'un fonctionnement sur le mode des groupes constitués autour d'un leader. Il l'a fait en décomplétant les ensembles constitués, par exemple en inventant le cartel comme structure décomplétée par le plus-un, mais aussi en faisant de la passe quelque chose qui, dans l'associatif, vient rompre avec l'instauration de hiérarchies, et avec la supposition de savoir chez les caciques : est nommé AE celui qui a pu transmettre quelque chose de son désir d'analyste, au sortir de sa cure, quand lui-même a été confronté à la chute du sujet supposé savoir, et cette transmission s'effectue par des passeurs qui sont eux-mêmes dans ce moment de passe, c'est-à-dire qu'ils

⁹ M. J. Mondzain, J. Desanti, *Voir ensemble*, Paris, Gallimard, coll. « L'exception », 2003.

¹⁰ Actes du colloque EpSF, *L'expérience du savoir*, op. cit.

ne sont pas en position de savoir, ni en position de Maître dans l'association. L'AE-analyste de l'École, est hors hiérarchie, hors groupe. La nomination vient faire trou dans le tissu associatif, elle décomplète le groupe, y instaure une pure singularité, un point qui ne peut faire collection, mais oblige à penser en terme de logique *du* collectif.

Le groupe a horreur du vide, ce vide est une menace insupportable. Le collectif permet d'organiser ce vide en espace, en espace de partage. C'est pourquoi toute association doit organiser son incomplétude, et renoncer à se constituer comme un groupe consistant, un « nous » qui serait alors du comme un. Si le réel du groupe est du registre de l'obscène, le démentir, le recouvrir par de l'imaginaire ne fait que redoubler l'obscénité. La logique du collectif, le travail de la question du collectif est l'option qui permet d'éviter cette compacité, et c'est en cela que la place de la passe dans une association qui porte le nom d'École est essentielle.

La fin de l'analyse avec la chute du sujet supposé savoir implique que c'est à chacun de réinventer la psychanalyse. Mais pas sans les autres, pas dans le solipsisme ou le délire individuel. Pas non plus dans le regroupement autour d'un maître en théorie, d'un ou de quelques-uns qui sont supposés savoir, autour desquels la hiérarchie des Petits Souliers, Biens Nécessaires, Suffisances et autres Béatitudes manieront avec habileté le discours toujours récurrent de la servitude volontaire.

L'association qui prend le nom d'École appartient à l'ensemble des membres qui la constituent. Mais de faire école appartient à chacun, dans le temps qui lui est propre, avec son style singulier. Ce faire école est le lieu du partage, dans cet habitat commun qu'est l'École.

Lacan disait qu'il attendait des AE qu'ils l'ouvrent : peut-être cette ouverture attendue est-elle à entendre aussi comme une aération : l'AE doit aérer... le confinement de l'entre soi, qui se module sur le thème : nous et les autres. C'est peut-être parce que ce « nous » est insupportable car pensé comme une homogénéité que l'ouverture à un autre supposé extérieur est sollicitée. Mais c'est le pari de penser le collectif d'une façon telle qu'il laisse place à une altérité où chacun puisse avoir sa place, singulière, dans un lieu qui soit partagé plutôt que « comme un ».

Si la nomination doit faire trou, il appartient à chaque A.E.-analyste de l'école, de le faire, son trou, dans l'associatif, d'y faire école, à

sa façon, autant que cela est possible : tel est le pari qu'engage une association de psychanalyse quand elle met la passe en son cœur comme ce qui peut contrevenir aux effets de groupe et assurer une transmission qui ne soit pas ou du moins, pas trop parasitée par ces effets, engageant chacun à réinventer la psychanalyse dans un espace de partage, un espace structuré pour faire fonctionner la logique du collectif. C'est une tâche toujours à recommencer, un travail permanent, une pente toujours à remonter, comme dans le mythe de Sisyphe.

Ce que m'a apporté cette expérience, pour l'instant, dans le Collège, c'est que ce qui se produit dans le cartel de passe, qui maintient le vif du rapport au savoir par le texte du passant, dans le texte, est tout à fait lié à la question politique, en tant que le politique est l'espace de partage, où les éclats de vérité perçus par l'un ou l'autre ont à être pris en compte par les membres du cartel, et que c'est à chaque fois dans ce qui échappe, ce qui est incomplet et qu'on accepte de laisser advenir qu'une transmission est possible.

Il me semble en tout cas devoir en conclure que l'analyste a à rester toujours sur la brèche... et ne pas être dans la ligne.